

**“Comme
un papier
tue-mouches
dans une
maison
de vacances
fermée”**

La Parole Errante
à la Maison de l'Arbre
9 rue François Debergue
Montreuil 93100



Ode mai 68 à... CHANTEPIER

**“L’écoute, je crois,
faisait partie
du principe de
l’établissement”
*Nicolas Hatzfeld***

Propos recueillis
par Pierre Vincent Cresceri
et Stéphane Gatti
Rédaction et mise en forme
Benoit Francès

“L’écoute, je crois, faisait partie du principe de l’établissement”

Entretien
avec
Nicolas
Hatzfeld

“L’écoute, je crois, faisait partie du principe de l’établissement”

Des réponses supposées aux questions réelles : tel serait un des parcours de l'établi. Après mai 68, Nicolas Hatzfeld milite au PCMLF, parti pro-Chinois clandestin. La révolution ne peut se faire sans le monde ouvrier, disait-on ; comme d'autres, il s'établit alors pour plusieurs années en usine, chez Peugeot à Sochaux. Mais la réalité déjoue les schémas politiques. La vie des ouvriers ne peut se dire avec les mots du Parti. Cependant, dans les usines, d'autres luttes se mettent en place, d'autres expériences propres aux ouvriers se prolongent. Et certains « établis », comme Nicolas Hatzfeld, qui devient militant syndical tout en s'éloignant de son organisation, écoutent, apprennent. L'échec des préjugés théoriques ouvre à un savoir plus concret, tâtonnant mais tendu vers des luttes quotidiennes. Les questions posées par cette expérience du monde ouvrier, le regard plus libre du chercheur pourra les approfondir : de retour, des années plus tard, à Sochaux en tant qu'historien, Nicolas Hatzfeld écrira *Les Gens d'usine, 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux* (2002).

“L’écoute, je crois, faisait partie du principe de l’établissement”

Comment es-tu entré dans le militantisme ?

Cela se fait dans au cours de l’année 68-69 par décrochage progressif des études et par engagement progressif dans le militantisme. J’avais été lycéen soixante-huitard à fond, mais ce n’était pas du militantisme. **3** C’était de l’engagement gréviste. Cela s’est donc fait, en partie, en classe prépa, puis l’année d’après en fac. En prépa, j’étais à Lyon, et cela compte parce qu’à Lyon il y avait une hégémonie des pro-Chinois à l’extrême gauche. J’avais plutôt lu Trotsky pendant l’été, mais ce qui était puissant, tonique, là où il y avait du monde, c’était du côté des pro-Chinois. C’est la première accroche. Je ne fais pas énormément de choses dans cette première année de prépa. Ce n’était pas du tout aussi intense que les trucs parisiens. À la fin de l’année, on ne me prend pas l’année suivante en prépa et l’on me ré-expédie en fac. Et là, en quelques mois, ça prend. D’abord, c’est du militantisme étudiant. Je rentre à la fin de l’année 69 au PCMLF, parti pro-Chinois, clandestin à l’époque. On me fait adhérer. L’essentiel de ce que je fais est du militantisme à la fac et un peu dans les quartiers. J’ai des souvenirs un peu vagues, désordonnés, de distributions de tracts dans les quartiers, d’être allé voir un bidonville à plusieurs reprises, des choses de ce genre-là. Le PCMLF va entrer en crise dans l’été

“L’écoute, je crois, faisait partie du principe de l’établissement”

Le PCMLF, l'autre Parti

Pourquoi, sur le logo des organisations maoïstes de l'époque, Ligne rouge ou le PCMLF, l'emblème de Staline est-il conservé ?

4 Rétrospectivement, on a toujours envie de l'avoir enlevé plus tôt, mais il a été conservé assez longtemps, peut-être jusqu'en 73-74. Pourquoi ? C'est un peu bizarre, mais en gros, cela se comprend avec l'idée que l'on reprend le communisme là où le PCF l'avait lâché dans les années 60. Pour nous, le PCF était devenu réformiste autour de la guerre d'Algérie. Et il y avait un PC qui était resté révolutionnaire, c'était le PC chinois. Révolutionnaire et stalinien. On se dit alors : on prend le camp chinois et on le prend en bloc avec Staline, même si on pense que Mao est mille fois plus intelligent que Staline. Cela ne tient plus beaucoup la route aujourd'hui, mais on en est persuadé à l'époque. On pense qu'il y a eu une rupture dans la trajectoire révolutionnaire du communisme et l'on veut se raccrocher à elle. On pense que c'est ainsi qu'on peut redonner une dynamique révolutionnaire au communisme en France. Et bien sûr, on pense qu'il n'y a pas autre chose que le communisme ! Il faut revitaliser le communisme révolutionnaire. Il y a aussi cette espèce de force de l'existant qui nous différencie beaucoup des trotskistes, une espèce d'épreuve des faits. La voie trotskiste n'a jamais fait ses preuves nulle part. Or la voie communiste non-trotskyiste a fait ses preuves, elle a changé tel et tel pays. Dans notre imaginaire, il y a cette espèce d'engouement pour ce qui a réussi quand même. Ce qui fait qu'on prend Staline. *L'Histoire du Parti communiste soviétique* de Staline était la base pour réfléchir à ce qui s'était passé en Union soviétique. On étudiait ce genre de textes. C'est déroutant, mais, pendant un moment, cela s'est fait sans état d'âme. Et puis on rencontrait de vieux prolos qui s'étaient indignés de l'abandon du stalinisme. Cela aussi nous confortait. C'étaient des prolos qui avaient 50 ans à l'époque, qui n'avaient

pas accepté la déstalinisation du PC, qui étaient pro-Chinois, pour la révolution, pour la dictature du prolétariat de façon radicale. On se disait : ce sont les restes d'un truc que le PC a désagrégé et que l'on veut raccommo­der pour refaire quelque chose. Il me semble que c'est cela qu'on avait en tête.

Ce qui distingue aussi le PCMLF, c'est la référence au Parti. Vous êtes quasiment les seuls, avec le Parti communiste français, à avoir porté le nom de « parti », fut-il clandestin.

Comme il était clandestin, c'était presque un signe de plus. C'était une reprise de la tradition, une sorte de relais. À l'époque, on était parti pour du très long terme. J'étais convaincu qu'en l'an 2000 le socialisme serait en place en France. On a pris le communisme avec sa tradition léniniste. Lénine a dit qu'il faut faire un parti, on continue donc de penser que c'est ça qui est bon. Assez vite, il y a eu cette idée : il faut affirmer qu'il y a un autre parti et il faut le faire exister. Ainsi, les gens qui attendent un communisme redevenu révolutionnaire vont se saisir de ce machin-là.

5

N'est-ce pas l'organisation qui est alors la plus proche de l'ambassade de Chine ?

Je n'ai pas connu ça. La crise de 70 dont je parlais plus haut est une coupure au sein de ce parti. Nous, nous n'avons jamais été bien considérés par l'ambassade de Chine. Les autres oui. Ils avaient leurs entrées, leurs subsides. Nous, nous étions les moutons noirs de ce traditionalisme. On choisissait une option un peu ingrate. À l'intérieur du PCMLF, la rupture s'était faite sur la prise en compte de certaines réalités françaises. Par exemple, les immigrés ou encore l'intérêt pour les vrais paysans, pas les paysans mythiques du PCF, mais ceux qui avaient bougé, qui étaient un peu curieux. Par exemple, des paysans qui étaient sensibles au CNJA ou au CDJA [Centre national/départemental des jeunes agriculteurs], liés à la turbulence paysanne de l'époque. C'étaient des choses auxquelles on était sensibles, contrairement à d'autres trucs comme l'émancipation des

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

femmes. Cela est venu tardivement dans nos têtes, on n'était pas du tout pionniers sur ce genre de choses, on était encore traditionalistes. Quand des mouvements comme celui des petits commerçants, par exemple, ont commencé à s'agiter, on n'a pas embrayé les choses comme *La Cause du peuple*, mais on est allé voir de près. On allait voir où ça bougeait.

On s'était séparé d'une frange du PCMLF un peu à cause de ça : eux étaient tellement persuadés d'avoir raison qu'ils attendaient que cela tombe tout cuit. Nous étions donc pro-Chinois non reconnus, pro-Chinois illégitimes. Dans notre idée, ils étaient comme des taupes du communisme, à attendre que l'histoire leur donne des ouvriers dans les mains. Nous, on est allé chercher des choses, on a bougé. À côté de ce traditionalisme théorique, pratiquement, on bougeait. On ne perdait pas tellement notre temps, même si, comparé à d'autres trajectoires d'organisations militantes, on pouvait paraître un peu lent à la « comprenette » ! Il faut assumer cette espèce de lenteur. Mais on est allé voir du côté ouvrier. C'était quand même une option forte et on n'a pas perdu de temps. Chez nous, des gens avaient été des établis de l'UJC (ml) en 67. Il y en avait plusieurs à Lyon. *La Cause du peuple* ne s'était pas créée à Lyon. C'était notre organisation qui faisait l'essentiel. On était copain avec les anarchistes. Il y avait nous, et presque rien d'autre. Il n'y a pas eu de PCMLF légitime, ni même de trotskistes à Lyon. Une fois, il en est arrivé quelques-uns de Paris. Cela nous a amusés. C'était assez attirant pour quelqu'un comme moi de côtoyer des établis de 66-67, des ouvriers de 50 ans et des étudiants de différents endroits. En 69, cela me faisait l'impression d'une force très présente. Les options, je les ai prises, mais il y a l'implicite qui joue aussi pas mal. C'était une force active que j'allais voir, ce n'était pas le marché des organisations comme à Paris où l'on se demandait si l'on allait choisir celle-ci plutôt que celle-là. À Lyon, il y avait celle qui était sur la place. Il y avait des cellules d'usine, de quartier, à la fac. Donc des centaines de personnes et, comme Lyon n'est pas énorme, cela donnait l'impression d'une vie active. À l'échelle nationale, on s'aperçoit que ce n'est pas si important.

Après 68, et notamment dans la presse militante, il y a cette grande

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

interrogation : puisque la liaison étudiants-ouvriers ne s'est pas faite au niveau national, où et comment rencontrer les ouvriers ?

Cette question, je l'avais effleurée en 68 même. En 67-68, j'étais dans un comité d'action lycéen à Valence. Dans ce comité d'action, un peu aidé par les Jeunesses communistes qui nous payaient nos tracts – c'est seulement après que j'ai compris que c'était une jolie OPA qu'ils étaient en train de faire sur un groupe de lycéens qui bougeaient –, j'avais rencontré des ouvriers. En 68, et notamment à propos de la Tchécoslovaquie, je me rappelle une discussion avec un ouvrier d'une filiale de Rhodia dans le sud de Valence. Il s'appelait Mira et j'avais discuté avec lui du fait que ce que le PC avait fait en Tchécoslovaquie était complètement inacceptable. C'était une première rencontre qui s'était faite comme ça, mais il n'y avait rien de construit. C'était une impression fugitive.

Après, je ne sais pas comment la nécessité d'une rencontre a cheminé dans ma tête. En tout cas, en 68-69, l'idée qu'il fallait trouver le moyen de faire une jonction entre turbulences révolutionnaires et monde ouvrier était très répandue. Mais il y avait des options différentes. Et le fait que des options révolutionnaires pouvaient ne pas passer par le monde ouvrier, je crois que c'est venu plus tard. L'idée que la rencontre étudiants-ouvriers avait échoué est peut-être venue s'y ajouter... Mais je pense qu'à ce moment-là il y avait une espèce de consensus sur la nécessité de faire jonction entre turbulences révolutionnaires et monde ouvrier. Et donc aussi de court-circuiter le PC d'une façon ou d'une autre. L'option de l'efficacité pro-Chinois s'est faite un peu sur le terrain, où il y avait une organisation fortement présente. Et là, le discours était ouvrieriste. Et puis j'en voyais des ouvriers... Les organisations structurées savent faire ça : ils ramenaient un ouvrier chimiste de 50 ans à un meeting ou un ouvrier maçon qui était pro-Chinois depuis dix ans. C'étaient des éléments de conviction très forts.

Après, dans le fait de m'établir, il y a plusieurs éléments qui ont joué. Il y a le fait d'aller jusqu'au bout d'un truc, qui est très fort. Assez récemment, je me suis dit que cette option avait beaucoup à voir avec ceux qui choisissent de construire des communautés de vie

7

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

différente. Cela a aussi à voir avec le fait de tailler la route et de courir le monde. Durant l'été 69, en même temps que je lisais Trotski, je vais pratiquer l'autostop en espérant faire le tour de la Méditerranée. C'était dans l'air du temps. S'établir, c'est aussi vivre une expérience dans sa vie. Je commençais à m'ennuyer dans le militantisme à la fac. Au bout d'un an et demi, j'avais l'impression que ce n'était pas très stimulant, que cela manquait d'air, de vie, de concret, de chair, de société. Enfin, il y avait l'idée que l'on avait des chances d'accélérer les choses... Ce n'était pas l'idée de faire un ouvrier de plus, mais d'accélérer cette jonction entre révolutionnaires et monde ouvrier.

À Sochaux : dans l'usine

Comment cela se décidait-il ? Est-ce l'organisation qui vous indiquait précisément où vous établir, ou est-ce que l'on vous donnait un périmètre en disant : « Ça serait bien d'essayer là » ?

8

C'était à la fois construit et volontaire. Ce qui est construit, c'est qu'il y a eu des moments où l'on s'est dit qu'on allait établir des copains. Je faisais partie du premier de ces moments, à la fin 70, quand on s'est séparé des autres et qu'on a décidé d'accélérer un peu les choses. Après, j'ai eu envie de cela. À propos du choix, il est un peu organisé. Il y avait plusieurs endroits possibles, et j'ai pris Sochaux parce que j'avais la conviction que c'était un endroit décisif. C'était un lieu d'énorme concentration ouvrière. C'était devenu la plus grosse usine de France, mais je ne sais pas si on avait cela en tête. En revanche, la chose marquante, ce qu'on avait réellement en tête, c'étaient les deux morts de mai-juin 68, le fait qu'il y avait des dizaines de milliers d'ouvriers, et aussi des formes de contestation d'extrême gauche à l'intérieur de l'usine ou autour. Je me rappelle d'avoir vu un magazine – *Politique Hebdo* ou quelque chose comme ça – avec une carte des commissariats de France qui indiquait une grosse concentration policière à Sochaux. Donc, s'il y avait beaucoup de flics, c'est que c'était un endroit important. Les flics n'étaient pas là par hasard, il fallait

donc y aller.

Y avait-il déjà une cellule de l'organisation à Sochaux ?

Non. Rien du tout. Je suis le premier à y être allé. Plusieurs autres personnes du même groupe sont venues après moi. Je vais à l'ANPE du coin et je dis que je veux me faire embaucher chez Peugeot. On me répond : « Ça tombe bien, ils embauchent. » Je débarquais de la gare, je ne savais pas où dormir... Ils me disent : « Pas de problème, on a l'habitude, vous demanderez un hébergement à l'Armée du salut. » La première nuit, je l'ai donc passée à l'Armée du salut, j'avais un petit bagage et déjà un rendez-vous au bureau d'embauche pour le lendemain. Je vais au bureau d'embauche et c'est là que je m'aperçois que ce ne sont pas les usines Peugeot de Sochaux, mais que c'est une filiale de Peugeot. J'étais un peu coincé, je n'allais pas retourner à l'ANPE en disant que ce n'était pas ce Peugeot-là que je voulais. Donc je m'embauche aux cycles Peugeot et je me dis que je vais me débrouiller après pour aller dans l'autre usine. C'est dire que ce n'était pas construit de façon aussi mûre que cela. Sinon n'im- 9
porte quel loustic sur place m'aurait dit : « Quand on se fait embaucher dans une usine Peugeot, on ne se fait pas réembaucher dans une autre parce qu'ils ne se font jamais concurrence... » Il m'aurait aussi dit : « Les cycles Peugeot, ce n'est pas pareil que les autos Peugeot ! » Moi, j'avais vu : « Peugeot, bureau d'embauche, telle heure », et j'ai foncé. C'était vraiment un truc de petit fantassin pas très dégourdi, pas très débrouillard.

C'était quand même une usine de trois mille cinq cents ouvriers, mais, pour moi, c'était ridicule. Quand j'ai compris la bourde que j'avais faite, je me suis dit que j'avais été nul parce que trois mille cinq cents, ce n'était rien du tout à côté des trente mille. Par rapport au schéma politique que j'avais dans la tête, c'était un gros loupé. Cela partait mal, mais je m'en suis vite accommodé. J'avais les mêmes horaires que les Peugeot Autos, à peu près les mêmes conditions de travail. Ce n'était simplement pas le cœur des enjeux. C'était à la fois drôle et ridicule ; et, après coup, une très bonne leçon. Il a fallu que je fasse avec ce loupé, car, malgré tout, pendant

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

très longtemps, j'ai été convaincu que je me trouvais dans un endroit moins décisif et moins central du point de vue de l'exploitation ouvrière. L'évidente révolte à venir, c'était là-bas qu'elle aurait lieu, parce que, là-bas, c'était plus dur, plus organisé, plus oppressif. Pendant longtemps, j'ai interprété de façon particulière tous les signes de la vie concrète qui ne correspondaient pas au schéma. Là où j'étais, la surexploitation, l'intensification du travail, le fait qu'il n'y avait pas une seconde à soi dans le travail ouvrier n'étaient pas des choses si évidentes. Mais je me disais : « Tu ne le vois pas parce que tu n'es pas à Sochaux. » Je pensais que sans cette espèce de péché originel, ce loupé initial, je ne vivrais pas ce qui dans mon vécu de l'usine suscitait quelques bémols par rapport à mon schéma politique.

Ce que découvrent les établis, c'est le travail en usine. Tu arrives sans qualification aux cycles Peugeot. Comment se passe cette rencontre avec le travail ? Dans un texte que tu as publié, tu dis : « On découvre les odeurs, les gestes, tout un univers... »

- 10 Ce que j'espère, c'est arriver dans un lieu de méchante exploitation. Au début, on me place comme magasinier. Je pensais qu'ils m'avaient vu venir et qu'ils s'étaient dit : « Magasinier, c'est quand même à la frange de l'atelier, avant qu'il n'entre au cœur, il va se décourager... » C'est effectivement des endroits où l'on met des gens non qualifiés. Décharger des tubes d'acier, il n'y a pas besoin d'être très performant en ajustage pour faire ça. Je découvre aussi les horaires, la durée. C'était quand même neuf heures quarante-cinq de travail. On commençait très tôt, c'était en doublage, on finissait très tard la semaine suivante. Cela m'occupait bien... Et puis le rythme, le fait de caser des trucs militants à côté, cela faisait des journées denses et pleines. Souvent, je faisais semblant de faire la cuisine : je vidais une boîte de conserve dans ma gamelle pour faire ouvrier parce que je n'avais pas le temps de me préparer de la cuisine normalement. D'un autre côté, j'avais déjà eu une expérience du travail. J'étais fauché comme étudiant et j'avais été un peu intérimaire sur des chantiers. Il y avait ça, et le fait que je n'avais pas 20 ans, que j'étais assez jeune et que, physiquement, le travail m'allait. Ça m'allait assez

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

bien de faire de l'exercice, de me dépenser. Il y a comme ça toute une série de choses que j'ai appréciée encore assez longtemps dans le travail. Pendant plusieurs années, j'étais content. Par la suite, j'ai été mis à la chaîne dans des ateliers qui fabriquaient des pièces de voiture. J'aimais la virtuosité des gestes. Au fil du temps, cela me plaisait assez de manipuler des pots d'échappement, de les faire valser dans l'air. J'aimais beaucoup ces gestes et je les ai gardés longtemps dans le corps. C'étaient des pots de 504 et de 304 qu'on manipulait. Tout ce truc-là avait un côté sportif qui me plaisait.

Les odeurs... J'ai interviewé, longtemps après, un ouvrier de Sochaux sur 68. Il m'avait parlé des odeurs qui restaient, quand l'usine était arrêtée, les odeurs de l'usine quand on arrive le matin et que le truc ne marche pas encore. Moi, j'étais dans un atelier de soudure : il y avait donc les odeurs d'huile chauffée par le travail des soudeurs. Il y a l'odeur de l'atelier quand il est froid, et puis celle, deux heures après, quand les soudeurs ont travaillé à plein. Ce sont des choses qui sont très attachantes. Pendant très longtemps, quand j'allais à Sochaux, je sentais les odeurs de la fonderie, selon que le vent venait de l'ouest ou de l'est. Mais ce n'étaient pas mes odeurs. Mes odeurs étaient celles de l'atelier où j'étais. Ce sont des trucs qui sont très plaisants. Et il y a des odeurs marrantes, rétrospectivement. Cette chaîne rangeait des trucs après la peinture et on avait pas mal de solvants. On recevait nos bleus nettoyés par l'usine le vendredi pour la semaine suivante et ils sentaient le trichlo à plein nez. Le vendredi, on allait nettoyer les fosses de peinture. On descendait dans cette fosse qui était vidée de ses solvants et l'on remplissait des bidons d'amalgame de solvant et de peinture... On ne se rendait pas compte à quel point on se faisait déglinguer la santé. Je ne vais pas dire que c'était agréable, mais les odeurs, cela fait vraiment partie de l'expérience de l'usine. On sent l'activité de l'atelier rien qu'à l'odeur qui circule.

11

Avec qui discutes-tu là-bas ?

Il y a un groupe qui fait un peu comme moi, avec moins de bévues, mais très peu réussissent à se faire embaucher chez Peugeot. Ils font

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

des boulots variés dans le coin. Mais le coin est énorme et l'on est vite séparé de quinze ou vingt kilomètres. Il y en a un qui travaille dans une petite scierie à côté de la gare, une qui travaille dans une grande surface... Bref, nos expériences ne correspondent en rien à ce que l'on imaginait : c'est-à-dire tous chez Peugeot en train de se raconter l'un la soudure, l'autre le montage. On se retrouve à vivre des expériences assez variées dans le monde ouvrier. On se retrouve donc à sept-huit dans cet énorme coin, avec l'idée qu'on n'est pas près de faire sauter le couvercle, que cela ne va pas se faire comme ça, que s'il y a un mouvement on a nos chances, mais que s'il n'y en a pas, on en a pour longtemps. Dans ce groupe, il n'y avait pas que des étudiants lyonnais, mais aussi des ouvriers. Je me rappelle un gars qui était vraiment bien, il était à Brandt, une usine conséquente à Lyon. Il avait du poids dans son usine. Il a été sorti de l'endroit où il était relativement important et expédié à Sochaux. Cela ne marchait pas du tout, il était sorti de son monde. Il s'est épuisé et, en quelques mois, il est reparti à Lyon. C'était bien qu'il reparte à Lyon. C'était un échec pour la tentative de faire une base PCMLF à Sochaux, mais, pour lui, c'était un truc de survie. On lui demandait beaucoup trop. Assez vite, je vais donc avoir deux vies qui se juxtaposent. La vie de cette cellule militante complètement éclatée où l'on n'échange pas énormément de choses, qui est un peu repliée sur la vie interne de notre organisation. Et puis ma vie d'usine, dont je n'ai que peu de choses à échanger avec ces mêmes camarades militants. Mon trajet d'usine, je le fais un peu seul.

Pour les militants qui arrivaient en usine, il était souvent difficile de s'apercevoir que les ouvriers avaient déjà réalisé par eux-mêmes toutes les expériences de lutte. Comme le racontait la Gauche prolétarienne, on pensait qu'il y avait des choses à imaginer, à inventer... Alors qu'en fait les pratiques d'occupation, de séquestration étaient déjà souvent assez développées. Comment cela se passe-t-il pour toi lorsque tu parles aux ouvriers ?

Je leur parle très modérément en fait. Il y a des questions de tempérament qui jouent un peu. À cette époque, la région est encore prise

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

dans le souvenir de 68. Il y a quelque chose qui dépasse l'expérience des uns et des autres : le fait d'avoir été pris dans cette énorme journée d'affrontements violents qui s'est soldée par le départ de la police. C'est un truc qui marque et qui dépasse tout le monde... Les gens n'en sont pas à me dire : « On ne t'a pas attendu pour ci et ça. » Tout le monde vit en partie sur le fait qu'il s'est passé quelque chose d'énorme et que cela peut se reproduire. À ce moment-là, ce n'est pas du fantasme d'extrême gauche venant de Lyon. L'idée qu'il peut y avoir de nouvelles bagarres, que ce n'était pas loin de se régler à coups de fusil, c'est une chose que les ouvriers se disent de façon assez ordinaire que ce soit pour le souhaiter ou pour le prendre avec distance. Mais, il y a cette présence assez banale de l'éventualité de conflits extrêmement forts. C'est quelque chose qui compte beaucoup. Et finalement, l'ordinaire, tout le monde le vit avec cette double dimension. Ce n'est plus du tout 68. Les gens bossent à nouveau comme ils bossaient avant et je bosse là-dedans comme eux bossaient avant. Mais il y a cette idée que le conflit social peut prendre des proportions extrêmement fortes et dures, à telle ou telle occasion, et de façon relativement imprévisible. Il y a cette force de la tradition des conflits qui est importante. J'apprends cette tradition, les conflits des années 60... Et puis le fait que cette tradition est très vivante, que ce n'est pas du passé mort ou refroidi.

13

C'est un mythe dans toute la France qu'à Montbéliard on a mis des CRS dans des bacs d'acide. Cela se raconte partout. On se dit : « À Sochaux, c'est la vraie violence révolutionnaire. »

Et il y a un peu de ça. « Vraie violence révolutionnaire » : ce n'est pas forcément dans ces termes que c'est présent, mais « vraie violence ouvrière », forte, énorme, oui, c'est assez largement présent. Le qualificatif de révolutionnaire est lié à l'analyse que j'ai, ce n'est pas forcément lié à l'analyse que font les gens tout autour.

Le Parti, l'atelier, deux vies qui s'éloignent

Tu es militant ouvrier. L'idéal pour un militant établi, c'est d'arriver à faire une cellule, puisqu'il s'agit de la construction du Parti. Y es-tu arrivé ?

14 C'est l'objectif, et je ne suis pas bon là-dessus. Je ne fais pas de cellule. En quatre ans d'usine, je n'ai recruté personne. Je suis vraiment mauvais, mais c'est peut-être aussi la sagesse de ces gens-là. Je fais d'autres choses. J'ai commencé à vivre en foyer avec un groupe de Marocains et, sur la Palestine, je participe à des trucs qui marchent du feu de dieu. Sur la circulaire Fontanet, cela marchera très bien aussi. Sur toute une série de bagarres, cela marchera très bien. Mais recruter quelqu'un pour mon parti, zéro ! Cela explique aussi qu'au bout de quatre ans des chefs à Paris me disent : « On a un autre truc pour toi parce que tu n'es pas très performant dans le recrutement de militants. » Effectivement, je ne suis pas très bon, mais on vend quand même notre journal tous les dimanches au marché, dans les PMU. Je discute avec des réfugiés politiques espagnols, je leur vends des machins de notre frère jumeau espagnol. Je fais pas mal de choses, mais je ne fais rentrer personne dans notre boutique. Je ne m'ennuie pas complètement, mais, de ce point de vue-là, cela ne marche pas.

Au départ, quand on est établi, on pense qu'on peut arriver à tout traduire en termes politiques d'opposition, d'exploitation, de ralentissement des chaînes. Mais lorsqu'on est dans l'atelier, c'est beaucoup plus compliqué.

C'était très net dans l'espèce de juxtaposition des deux vies que j'avais : ma vie d'atelier et ma vie dans ce parti militant qui n'était plus le PCMLF, mais qui était devenu le PCR parce qu'il voulait arrêter la clandestinité et se montrer. Ils me disaient : « Tu vends com-

bien de journaux ? Tu discutes, mais les adhérents ? Il y en a combien qui vont adhérer ? » C'est vrai que je discutais beaucoup avec les uns et les autres. Et j'étais vraiment de mieux en mieux dans cet atelier. Mais cela ne se traduisait pas dans les schémas, les critères d'analyse partidaires. C'était incommunicable. Si je faisais un rapport en disant : « Je peux dire combien j'ai vendu de journaux, mais combien de sympathisants ? Cela dépend du critère pour définir ce qu'est un sympathisant. » J'étais incapable de dire des choses nettes là-dessus et ça avançait très peu.

Parallèlement, au bout de deux ans, je suis devenu syndicaliste. Pour moi, c'était une progression réelle. J'étais de mieux en mieux dans cet endroit. Mais c'est vrai aussi que j'étais peut-être de moins en moins d'extrême gauche... Je l'étais encore, mais de façon moins vivante peut-être. J'étais un syndicaliste d'extrême gauche, c'est sûr. Et cela marchait. Il y avait des critères sensibles du fait que je comptais et pesais de plus en plus dans l'usine. Mais cela ne pouvait pas se faire sentir dans une organisation. Pourtant quand tu as un mandat syndical, c'est net. Quand j'ai quitté l'usine, j'avais fait un regroupement de cette mouvance d'extrême gauche contestataire dans mon syndicat, il y avait une dizaine de délégués, ça avait commencé à peser. Mais c'était une temporalité qui était très différente. J'avais envie de peser de plus en plus sur les orientations de ce syndicat, mais je n'avais pas envie de faire exploser le syndicat pour autant. C'était la CFDT et, quand il a fallu réagir à la mainmise du PS sur la CFDT, il y avait un gros contrepoids un peu partout en France. J'avais, par exemple, la conviction de peser là-dessus : la CFDT localement ne se laissait pas embarquer dans ce machin-là. C'étaient des éléments d'appréciation qui n'étaient pas vraiment au centre des schémas partidaires.

15

Tu passais de « l'étincelle qui veut mettre le feu à la plaine » à un travail de militant ouvrier syndicaliste plus classique ?

Tout à fait. Mais plus installé dans la vie de l'époque. Quelles sont les interactions entre syndicalisme et politique ? Quelles sont les relations entre action syndicale et action locale ? Qu'est-ce qui se

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

joue à l'usine et qu'est-ce qui se joue à côté de l'usine ? J'étais en prise sur ces choses-là. Quand il y a eu des luttes contre la destruction de foyers immigrés, j'y étais, avec des gens de *La Cause du peuple* d'ailleurs, et cela ne posait aucun problème. L'articulation entre différents combats aussi ; par exemple, la question de l'avortement. Cela se faisait avec de moins en moins de problèmes, mais cela n'avait aucune traduction dans la comptabilité de mon parti. Il y avait une bonne raison : cela s'écartait progressivement de ce schéma de « l'étincelle qui met le feu à la plaine ». On fait un parti et on dit : « Classe ouvrière, saisissez-vous-en et faites la révolution avec. » C'était une expérience dont le cœur initial se vidait progressivement avec, d'un côté, une structure de plus en plus squelettique et, de l'autre, une activité plus classique qui prenait de plus en plus de densité.

16 *À l'époque, l'activité syndicale à Peugeot n'était pas simple. Un patronat extrêmement dur faisait l'impossible pour décourager l'adhésion des ouvriers aux syndicats. Les immigrés, tout particulièrement, étaient encadrés dans leur foyer. Il y avait tout un système de flicage extrêmement sophistiqué pour les dissuader de toute participation syndicale.*

Le fait d'être dans la filiale donnait plus d'air qu'à Sochaux. Il n'y avait pas eu ici ces gros bras frappés et frappeurs de la CGT comme en 69-70. Il n'y avait pas l'officine corporatiste CFTC comme à Sochaux. Tout ce côté-là n'était pas aussi marqué, c'était une filiale plus débonnaire. Ce qui renvoyait directement à une autre tradition de Sochaux, celle d'avant 68, relativement apaisée, avec une CGT majoritaire forte, communiste, et une CFTC qui était devenue une CFDT contestataire. Cela s'était très fortement durci en 68, phénomène un peu accentué par l'emprise de LO. La direction de Sochaux, surtout, avait été traumatisée par 68. Ils avaient dit : « Cela peut exploser, on prend des moyens répressifs systématiques. » Dans cette filiale, on était relativement épargné. Il y avait du flicage, bien sûr, mais moins systématique. Dans le premier foyer, en grande partie composé d'immigrés, il y avait plusieurs Français comme moi. Ce

n'était donc pas la même surveillance qu'à Sochaux. C'était plus vivable, avec un peu plus d'espace pour le militantisme. Il y avait d'ailleurs d'autres syndicalistes d'extrême gauche, pro-Chinois, qui étaient venus de Paris. En 70, j'ai vu arriver un beau jour un gars de la GP. Il était descendu de Paris à Lyon pour implanter *La Cause du peuple* dans la région. Tout d'un coup, je l'ai vu arriver dans mon atelier, et il était évident que ce gars-là était repéré, connu. Ce n'était pas un anonyme de *La Cause du peuple*. Je pense que la direction de cette usine se sentait même suffisamment d'aisance pour faire venir, de temps en temps, un gauchiste qu'ils avaient repéré pour le suivre, pour voir.

C'est à ce moment-là que je me suis dit que mon loupé du début me donnait quand même des avantages. Ici, il y avait un syndicalisme à taille humaine : une personne pouvait peser sur l'orientation du syndicat. À Sochaux, une personne ne jouait que sur l'orientation d'une sous-partie du syndicat. C'était très différent. Je retrouvais progressivement une dimension à l'action. Entre-temps, les six-sept camarades venus de Lyon pour créer la cellule PCMLF étaient partis. Il n'y a que celle qui est devenue ma femme qui est restée. On n'était plus que deux, mais ce n'était pas plus mal. J'allais voir tel syndicaliste de Sochaux en disant : « Je suis de Beaulieu, je suis d'extrême gauche, je te propose ce journal. » Le syndicaliste de Sochaux me disait si cela l'intéressait ou pas. Il y avait des relations qui devenaient progressivement de plus en plus faciles à assumer. La clandestinité, c'était un truc délicat, très inconfortable. Là, elle continuait d'exister en partie, mais la dimension clandestine des choses s'étiolait. C'était une expérience qui me plaisait.

17

L'établi à l'écoute du réel

Dans un article, tu parles d'écoute. Tu dis que l'établi, c'est un peu paradoxal, était à la fois en mission pour apporter un message et, en même temps, en état d'écoute permanente pour essayer de traduire.

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

L'écoute, je crois que cela faisait partie du principe de l'établissement. C'est un paradoxe qui démarre avec le communisme : « On a de la théorie à vous apporter, mais c'est vous qui êtes les mieux à même de la faire vivre. » C'est consubstantiel, en gros, au projet communiste. Les communistes disent : « On a le schéma, on a la voie, et c'est bon, ça marche ; la seule chose, c'est que vous, les ouvriers, il faut que vous le preniez et que vous le fassiez vivre. » Pour cela, il faut écouter. Pour l'établi ou le militant communiste – parce que pour les prolos communistes des années 20, c'était la même chose –, il y a le même paradoxe de départ ; ils arrivent et il faut d'abord qu'ils disent : « On a besoin de vous écouter, on a besoin que vous disiez ce qu'il faut mettre dans le schéma, parce que le schéma tout seul est désincarné. Pour l'incarner, il faut que j'écoute et que je prenne, que vous disiez, que vous m'aidiez. » Ce qu'il y a dans le paradoxe des établis révolutionnaires ou gauchistes après 68, c'est qu'on est des communistes venant d'un monde universitaire. On a aussi à apprendre ce monde ouvrier. On n'arrête pas de se faire corriger le schéma. C'est un glissement progressif. Et je suis sûr que toutes les formes de trajectoires d'établis ont vécu cela. Il y a ceux qui le vivent en explosant en trois semaines, en disant : « Qu'est-ce que c'est que ces cons-là qui picolent, qui jouent au tiercé ? » Il y a ceux qui explosent parce qu'ils font un truc qui sort trop des clous et se mettent hors jeu. Il y a ceux qui disent : « On ne sort jamais du jeu. » J'étais plutôt de ceux-là : on va au maximum, mais, surtout, on ne prend pas le risque de se faire mettre en dehors du jeu.

De toute façon, chaque fois, on engrange des retours du réel, des réponses du réel qui modifient le schéma de départ. Ceux qui explosent en trois semaines se disent que le schéma et le réel s'opposent, mais le problème se pose pour tout le monde et chacun le règle à sa façon. Je plaide peut-être un peu pour ma propre expérience, mais je continue de penser que le problème s'est posé pour tous ceux qui ont choisi cette option d'aller se frotter au réel. Le schéma ne correspondant pas au réel, qu'est-ce qu'on fait ? L'option que j'ai prise était de dire : « On corrige le schéma tant qu'il ne correspond pas. » C'est vrai que progressivement, le schéma se désincarnait et c'est autre chose qui prenait consistance. C'est une rencontre frontale

qui prend des formes différentes. Et cela fait des expériences dont je ne sais pas si les unes sont meilleures que les autres. Je ne pense pas qu'il y ait de valeurs différentes à donner. Je sais que pendant très longtemps je me suis dit que j'avais été médiocre, comprenant lentement les choses et passant à côté de toute une série de choses qui étaient la vie de la dynamique soixante-huitarde. Bien sûr, l'émancipation des femmes, je suis passé à côté. On l'a prise, mais on n'était pas porteur de cela. Je l'ai reçue, plutôt que portée. Sur la question des immigrés, on n'était pas les plus retardataires. Il y a des combats qu'on ne loupait pas, d'autres qu'on loupait.

La construction d'un schéma révolutionnaire aussi typé que cela vient après 68. Il y a des films de juin et juillet 68 qui sont assez intéressants sur la façon dont la gueule de bois d'après 68 donne lieu à la construction d'un schéma qui apporte quand même un espoir. Cela passe par des schémas, parce que la gueule de bois, après juin, était tout de même très raide à digérer. Certains ont dû se dire : « C'est foutu, c'est fini. » Mais pour tous ceux qui se sont dit : « Ce n'est pas fini, c'est un début », il fallait produire un schéma capable de relayer cette envie. Les schémas sont ce qu'ils sont : ils se frottent au réel d'une façon ou d'une autre, et ils en prennent souvent un coup. Le fait d'avoir choisi un schéma prolétaire, et qu'il ait été infirmé, est un échec du schéma, mais la rencontre avec les ouvriers est quelque chose de tranquille, de serein, qui me met très à l'aise.

19

Souvent, les discours sur l'établissement tendent à présenter cette expérience sous l'angle exclusif de l'illusion. Ce que tu dis est un peu différent. D'une part, pour qu'il y ait cette dialectique du schéma et du réel, il faut qu'il y ait des gens qui se soient déplacés dans la société. Toujours dans le même article dont on parlait plus haut, tu dis que l'établissement a été quelque chose d'important parce que c'est une expérience du décroissement. Enfin, tu dis que derrière la phrase maoïste, il y a eu des gestes réels et qu'ils n'ont pas été sans laisser de traces. C'est rappeler qu'il y a eu un contenu réel à cette expérience, un contenu politique, social, quel que soit le bilan qu'on puisse en tirer. Tu dis d'ailleurs que cette expérience a mis en lumière le monde ouvrier, et en partie annoncé ou participé à une

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

recomposition du monde ouvrier lui-même. Que veux-tu dire par là ?

Il y a une lecture qui dit que l'établissement est le dernier résidu du vieux schéma communiste où les militants apportent la bonne parole aux ouvriers. Il y a de ça : on reproduit un schéma qui a marché à d'autres époques, mais ce n'est qu'une partie des choses. Si on y a cru, c'est aussi parce que d'autres aspects nous donnaient raison jour après jour. On était dans le juste sur d'autres aspects. Sinon, effectivement, on n'a plus qu'à se dire : c'étaient des illuminés, des frappés en dehors du monde. Sur tous ces aspects-là, on avait des espèces de confirmations qu'on était dans le juste. On n'était pas complètement dans le juste, mais on n'était pas non plus dans un schéma purement archaïque. Premièrement, les établis doivent être modestes. Ce n'est pas nous qui avons apporté un éclairage sur le monde ouvrier. On a pris une option qui est entrée dans le schéma, c'est-à-dire qu'on ne va pas viser à convaincre les aristocrates ouvriers. On héritait de la théorie ancienne, marxiste, des socialistes allemands de 1900. Pourquoi était-on traditionalistes ? Parce que cela nous aidait à penser le présent. Le présent, c'est un PC qui fonctionnait avec les P3, c'est-à-dire avec des ouvriers qui s'étaient embourgeoisés. Nous, on va chercher les OS, parce que ce sont ceux qui en savent le plus. Si le PC a trahi, c'est parce qu'il est dans les comités d'entreprise, il fait venir des artistes et il se fout du travail de ceux qui en savent le plus. Nous, on vise les autres. Mais on n'est pas les seuls.

20

Ce n'est pas parce qu'on vise les OS que les OS arrivent à la surface. Les OS arrivent à la surface parce qu'ils bougent eux-mêmes. Et il se trouve que, là-dessus, on vise juste. Cela fait partie des gestes d'une pratique pertinente. C'est quelque chose que je réétudie maintenant en tant qu'historien : quand on regarde bien, des mouvements d'OS, on en a dans les années 60. Mais il est vrai que cela prend une ampleur supplémentaire dans une partie des usines à partir de 68. Et, après 68, de façon très forte. Un historien a récemment fait une étude sur l'insubordination ouvrière : c'était des bagarres de gens qui ne faisaient pas partie du monde ouvrier digne, respectable, installé, celui des communistes cégétistes. Et cela, on ne l'inventait pas. On était content parce qu'on était confirmé. À un moment, *Le Monde*

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

s'est mis à faire deux pages de social et, dans ce qu'ils appelaient le social, il y avait au moins une page de grève. Toutes les semaines, tu voyais dans ton journal militant, ou dans d'autres journaux qui n'étaient pas militants, la confirmation que les ouvriers non qualifiés se mettaient à bouger dans des endroits qui n'étaient pas de tradition communiste. Donc, on se disait que la stratégie était bonne. Il fallait simplement persévérer. Ce ne sont pas les établis qui ont déclenché cela, il faut être modeste. Cela nous dépassait largement. Mais on était dans le bon sens, on voyait juste. À la fois, du côté théorique, on glorifiait Staline et c'était complètement ahurissant. Mais sur des trucs pratiques, on était vraiment bons.

On pouvait discuter facilement avec les ouvrières de l'Ouest. Des jeunes de bonne volonté, pertinents, respectueux, qui ne les prenaient pas de haut, ça leur allait. Les femmes de l'électronique, les immigrés d'ici ou là, ça leur allait. Il y avait de vraies accroches. On a participé à ça, mais on ne l'a pas déclenché. L'usine, quand je l'ai quittée, elle s'est mise en grève avec occupation six mois après. Pendant quatre ans, je rêvais d'une grosse grève dans mon usine, mais je ne vivais que des tas de petits débrayages. J'apprenais ce que c'était de faire un débrayage sur ma chaîne. Six mois après, cette usine, passée à cinq mille personnes, se met en grève avec occupation, portes fermées pendant trois semaines. J'étais retourné de frustration parce que je faisais un truc soi-disant efficace et j'étais parti de cet endroit où ça se jouait. Si j'avais été là, j'aurais sans doute explosé en beauté. Deux délégués ont été mis dehors à la fin et je pense que j'aurais fait partie du lot.

À cette époque, on avait plutôt l'impression que rares étaient les usines qui ne connaissaient pas leur deuxième mouvement d'après 68. Mais cela n'avait rien d'étonnant. Le fait qu'une usine se remette en grève, et une grève dure avec occupation, que ses ouvriers bousculent la hiérarchie ouvrière avec à la base ces ouvriers non qualifiés qui venaient de vivre une première expérience soixante-huitarde nous confortait dans notre idée. Voilà pourquoi j'ai voulu un peu corriger les choses sur l'établissement. Toute une série d'usines qui bougent en 68 sont des usines avec des ouvriers qualifiés : métallurgie, aéronautique. On se dit que les endroits où la CGT était forte,

21

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

où il y avait les professionnels, ça avait du bon. Mais quand on regarde dans le détail, ils démarrent à ce moment-là, souvent en tête, et ils se mettent à essaimer la grève, à mettre en grève les femmes qui sont dans des petites usines de merde. Elles sont toutes contentes, elles disent : « Venez nous mettre en grève. » Et le fait que ce soit mari et femme, cela compte. Les femmes disent : « C'est facile de faire grève dans votre usine, mais venez nous mettre en grève. » Elles y prennent goût et, deux-trois ans après, elles montent une section syndicale, CGT ou CFDT, et elles se remettent à jouer le jeu pour elles-mêmes. Elles ne demandent plus aux P3 de la grosse usine d'être à côté de les parrainer. Elles se sont prises en charge. C'est un schéma qu'on voit dans plusieurs cas de figure. Je suis sûr que les gauchistes n'étaient pas à côté de la plaque. Mais c'est vrai aussi que c'est une époque qui s'étiole progressivement parce que ce sont aussi les gens qui vont déguster le plus tôt quand les choses vont tourner un peu au vinaigre, quand l'emploi va commencer à se raréfier après le coup de froid de 73-74.

22 Comprendre autrement mai 68 et le monde ouvrier

Je me rappelle qu'au bout d'un moment j'en avais quand même marre de décrocher des pots d'échappement et que je voulais apprendre un métier. Cela dit, j'étais encore dans ce parti et quand ils m'ont dit : « On a besoin de toi à Paris pour faire un journal quotidien, tu ne sers pas à grand-chose là-bas »... j'en ai été malheureux, mais j'ai accepté. J'étais quand même un militant partidaire assez fortement discipliné. On avait un hebdomadaire qui s'appelait *Front rouge* et, quand on a voulu faire un quotidien, on a fait *Le Quotidien du peuple*. Il s'est créé vraiment tard, en 75. Quand je dis qu'on était lent à la « com-prenette »... Mais c'est vrai qu'on pensait avoir pris la bonne option, une option à long terme. Si *La Cause du peuple* était déjà grillée à l'époque, c'était peut-être qu'elle avait pris la mauvaise option. Comme d'autres. Jusqu'en 74, on n'avait pas l'impression que cela

infirmait notre option : l'option ouvrière de long terme. Après, pour moi, ce sont de tristes années. Les années de militantisme parisien sont des années d'apparatchik. Il n'y avait plus de milieu social, plus d'immersion dans un vrai monde social. Je retombais dans le marigot politique, dans une époque qui, en plus, n'était pas stimulante. Petit à petit, ça s'étiolait. Je n'ai pas claqué la porte, je l'ai fermée progressivement, mais assez tard. Je sais que je n'ai plus distribué de tracts vers 76-77. Je n'étais plus qu'un bon copain.

Ensuite, tu vas reprendre tes études et te centrer sur la question de l'automobile et de la production. Comment cela s'est-il passé ?

J'ai repris mes études à Vincennes. Comme on choisissait facilement ses cours, et que j'avais presque deux années de fac derrière moi, je me suis débrouillé pour prendre des cours qui me convenaient. J'avais une bonne dose de cours « ouvriers », sur le colonialisme français aussi... C'étaient des cours universitaires, mais ce n'était pas une coupure totale avec les réflexions que je pouvais avoir. J'avais un cours d'histoire de la politique par Julliard, et d'histoire des ouvriers par Rebérioux. À ce moment-là, Jacques Marseille était anti-colonialiste et il donnait un cours sur le colonialisme français. Toutes choses qui m'élargissaient l'esprit et me donnaient des connaissances.

Après, quand il s'est agi de faire une recherche et pas simplement de suivre des cours, j'ai pris l'histoire de 68 à Sochaux. Pour moi, c'était assez clair. C'était à la fois une continuité et une redécouverte : j'apprenais à penser les choses en historien et plus simplement en militant. J'avais auparavant fait des trucs de commémoration militante de 68 à Sochaux. J'étais allé voir toute une série d'acteurs de ce 68 sochalien pour les interroger. C'était en 78. Au début des années 80, je me rappelle que je suis allé voir Madeleine Rebérioux, qui m'a dit : « Ce n'est pas cela la recherche en histoire. » J'ai remballé mon projet. Un an après, elle m'a dit : « Vous en êtes où ? » « J'ai remballé. » « Non, faites-le. » Je m'y suis remis. Mais je bidouillais totalement mes méthodes d'histoire. J'allais voir des gens, je n'imaginai même pas qu'on pouvait écrire l'histoire avec

23

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

des extraits d'entretien. Pendant longtemps, mes recherches sont restées sur le terrain de Sochaux. Je voulais comprendre autrement ce monde ouvrier, ce milieu ouvrier. J'avais un très bon souvenir de ces quatre années d'ouvrier et toute une série de questionnements en tête. Le premier truc a été l'histoire de ce mouvement de 68. Ça a marché. Un jour, un jeune historien a écrit que ma recherche sur 68 à Sochaux avait été pionnière. Pour moi, c'était tellement la continuation d'une autre problématique que je ne voyais pas ce qu'il y avait de pionnier. Il voulait simplement dire que c'était un des premiers travaux historiques sur le 68 ouvrier. Moi, je voulais simplement continuer de réfléchir, repenser autrement les choses.

Ensuite, j'ai fait une recherche sur l'école d'apprentissage Peugeot. J'avais repéré – je marche souvent avec des détails qui me semblent significatifs – que pratiquement tous les leaders syndicalistes CGT, CFDT, FO, LO avaient été dans l'école d'apprentissage Peugeot. Je me disais qu'il fallait comprendre le lien implicite qui unit tous ces gens qui se sont opposés politiquement et surtout qui se sont opposés à l'entreprise. Il faut comprendre l'élément du lien social qui fonctionne parallèlement à celui de la conflictualité. J'avais fait cette histoire de l'école d'apprentissage et j'espérais faire l'étude d'une grande quantité de trajectoires ouvrières, pour voir, notamment, le poids de la promotion et de la progression sociale, dans quelle mesure il y avait une amélioration de la condition sociale entre les pères et leurs enfants. Essayer de tester si le fait que les gens aient une amélioration de leur statut social ou de leur condition sociale sur trois générations, et pas simplement sur la dimension individuelle, pouvait servir à comprendre la stabilité de ce monde ouvrier et le fait que ce système social d'usine continue de fonctionner. J'ai essayé, j'ai fait un très beau projet. J'ai déposé cela, mais ils ne m'ont pas laissé accéder aux bases de données nécessaires pour le faire. J'ai donc arrêté la recherche pendant quelques années. Puis j'ai eu l'opportunité d'aller de nouveau y travailler, cette fois dans les valises d'un sociologue. Mais c'est beaucoup plus récent, c'était il y a treize ans, j'avais 45 ans. Ça a été un très grand bonheur parce que j'allais sur les chaînes de Sochaux où je n'avais pas pu aller quand je m'étais établi. J'y allais pour travailler, c'était un poste normal, ordinaire. J'y

24

suis allé pour plusieurs mois et j'étais comme fou de bonheur. J'avais peur de ne pas réussir à tenir le poste. La première fois, je n'en ai pas dormi de la nuit : « Est-ce que tu vas réussir ? » C'est là que je me suis rendu compte de tout ce que j'avais laissé dormir. Parallèlement à mes études, j'étais devenu enseignant en lycée professionnel pour les futurs ouvriers, puis en collège et en lycée. J'avais eu des enfants, ils avaient passé le bac, ils étaient partis. J'avais traversé toute une série d'aspects de banalisation de ma propre vie. Je m'étais mis dans ce machin qui est un petit pavillon tranquille de banlieue, très confortable... J'avais tout cela, mais à travers l'intensité du bonheur que j'ai eu à travailler en usine, je recollais toute une série de choses. Je retrouvais le casse-croûte du matin... Ce n'était pas les mêmes odeurs parce que c'étaient les chaînes de montage. Ce n'était pas les mêmes bruits. Et ce pseudo-loupé qui m'avait fait vivre dans l'inconfort ma première expérience d'établissement s'en allait. Les gens me disaient : « Il y a vingt ans, sur les chaînes de montage, "on se frisait les moustaches". C'était tranquille, on pouvait faire deux postes... » Alors je me suis dit : « À Beaulieu, j'étais vraiment comme eux, je n'avais aucun complexe à avoir été dans un endroit tranquille. » Il y avait tout un raccommodage avec mon propre passé qui se faisait. Et le fait extraordinaire de dire : « Je voudrais les fiches de chronométrage des ouvriers. » Pas de problème, le lendemain, j'avais les fiches. « Je voudrais la gestion du personnel et des salaires. » « Pas de problème, on vous donne cela. » J'avais les éléments d'analyse, les données que j'essayais d'avoir en me bagarrant en tant que syndicaliste vingt-cinq ans plus tôt. Là, on me les donnait sans problème. « Vous voulez un rendez-vous avec celui qui organise l'atelier ? On vous prend rendez-vous ! » J'engrangeais, je faisais mes huit heures, je passais quatre heures de plus, avant ou après. Je passais ma vie à l'usine. Après, quelqu'un m'a dit : « Dans les mois que tu viens de passer, jamais tu n'es allé au bistrot pour rencontrer les ouvriers. » Mais je n'avais pas du tout besoin de cela. Boire des bières à la sortie du boulot, je savais ce que c'était et cela ne m'apportait rien de plus de le revivre une nouvelle fois. Par contre, engranger les choses, repérer, discuter, interroger les uns et les autres dans cette l'usine, le cœur sochalien

du système, était un très grand bonheur.

Dans un premier temps, c'est une fascination d'ordre politique, essayer de comprendre comment les choses s'articulent. Dans un deuxième temps, tu entres dans le génie de la fabrication.

26

Je m'étais aussi rendu compte que les universitaires n'étaient pas si compétents que ça dans la connaissance du monde de l'usine. J'avais fréquenté des sociologues, des gestionnaires, des économistes du monde de l'automobile dans les années 80. Je voulais aller au fond des choses en matière de gestion industrielle. Parallèlement à cela, il y avait des choses d'ordre plus ethnologique, comme revisiter le politique à travers un regard ethnologique et sociologique. Je sentais que j'étais solidement outillé pour cela en termes de pensée. J'avais des sensations affûtées sur ces choses-là, toute une série d'évidences acquises. J'avais le souvenir des œillères militantes qui vous rendent très affûtées sur tout ce qui peut faire avancer la lutte ou la freiner, mais qui empêchent aussi de comprendre des choses. Surtout quand un militant est pressé et qu'il veut faire vite avancer les choses, comme je l'avais été à 24 ans. Là, je n'avais plus d'objectifs, je pouvais tout prendre et je pouvais sentir, intégrer, prendre la portée de toute une série d'interférences auxquelles j'avais été relativement indifférent ou que j'avais repensées très tardivement, après avoir quitté l'usine à 30, 35 ans. J'avais tout ça qui me venait dans les bras. Comment le ramadan se vit ? Comment ça se passe au moment du casse-croûte ? Comment le malaise que j'ai ressenti au moment du casse-croûte n'est pas lié à ma personne ni à ma propre maladresse, mais aux enjeux du casse-croûte, à ce qui se passe à ce moment-là où les uns disent : « C'est notre vie privée » ; où l'entreprise dit : « On va essayer de vous capter encore un peu plus la tête à ce moment-là. » Toutes ces choses, comme il n'y avait plus d'enjeux de conviction, d'entraîner qui que ce soit, je pouvais les sentir avec plus de richesse que n'importe quel militant. Il y a des militants qui le sentent aussi, mais ils ne le disent pas forcément. J'avais une aptitude à exprimer, à formaliser, à dire des choses, qui sont des enjeux de la vie, du pouvoir, de la domination, de la relation sociale, de la confiance, de

“L'écoute, je crois, faisait partie du principe de l'établissement”

la méfiance dans les vies d'atelier. Comment, dix ans après une grève, on continue de ne plus manger avec untel et manger avec tel autre. N'importe quel sociologue ne peut pas le voir comme ça. Il faut être tranquille et avoir senti ce qui se joue au moment du choix de la chaise, de la table, pour pouvoir en donner la signification. En étant ouvert à la diversité des liens, des relations entre les gens, je retrouvais des choses fortes et intenses, qui sont aussi des choses politiques.



“L’écoute, je crois, faisait partie du principe de l’établissement”